Lieve Joris

Fonny

récit traduit du néerlandais par Marie Hooghe



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

MON ONCLE DU CONGO, Actes Sud, 1990 ; Babel n° 144.
LES PORTES DE DAMAS, Actes Sud, 1994 ; Babel n° 486.
LA CHANTEUSE DE ZANZIBAR, Actes Sud, 1995 ; Babel n° 811.
MALI BLUES ET AUTRES HISTOIRES, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 562.
DANSE DU LÉOPARD, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 658.
L'HEURE DES REBELLES, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 961.
LES HAUTS PLATEAUX, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1061.
MA CABINE TÉLÉPHONIQUE AFRICAINE, Actes Sud, 2011.
SUR LES AILES DU DRAGON, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1628.

Ouvrage publié avec le concours de Flanders Literature
(www.flandersliterature.be)

FLANDERS LITERATURE

Pour des raisons de protection de la vie privée,
les noms de certaines personnes ont été changés.

"Lettres néerlandaises"
série dirigée par Philippe Noble

Titre original :
Terug naar Neerpelt
Édition originale :
Éditions Augustus, Amsterdam / Atlas Contact, Anvers
© Lieve Joris et Éditions Augustus, 2018

Photographie de couverture : © Gerard Joris

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12169-3

LIEVE JORIS

Fonny

récit traduit du néerlandais
par Marie Hooghe

ACTES SUD

Nous ne cesserons pas notre exploration
Et le terme de notre quête
Sera d'arriver là d'où nous étions partis
Et de savoir le lieu pour la première fois.

T. S. Eliot, *Four Quartets*
(traduction de Pierre Leyris).

Non, il n'existe pas de faits bruts, seulement des interprétations.

Nietzsche, *Fragments posthumes.*

Mon père téléphone. En temps normal, il a déjà une voix de croque-mort mais là, elle est particulièrement sombre. Fonny a eu un accident. Avant-hier soir, le jour de son anniversaire. Il est dans le coma, aux soins intensifs.

"Les autres sont au courant ?

— Oui, oui, sauf Nicole. Et Hilde – elle le saura bien assez tôt."

Sur la route d'Hasselt à Tongres, la voiture de Fonny est rentrée dans un arbre et a fait deux tonneaux. Fonny était sous influence, bien sûr, mais ça, mon père ne le précise pas.

"Je te passe Maman", a-t-il juste le temps de dire avant qu'elle ne lui arrache le récepteur. Fonny avait l'air si bien ce matin. Oui, elle s'était disputée avec lui. Quand l'hôpital a appelé, elle a espéré qu'il serait mort, mais maintenant, elle veut qu'il s'en sorte. S'il devient invalide, elle s'occupera de lui jusqu'à la fin de sa vie. "Je suis forte comme un cheval, dit-elle avec un sanglot dans la voix. Je travaille, je pleure et je prie mon Dieu."

La voilà repartie.

"Les infirmières nous ont remis la chemise ensanglantée de Fonny, poursuit Papa d'un ton légèrement

sibyllin, elle est en train de la laver dans la remise. Ses larmes dégoulinent dans l'eau du seau – comme une *mater dolorosa*."

Ce n'est pas seulement avec Maman que Fonny a eu un différend le jour de son anniversaire. Il a cassé une vitre dans l'appartement de son amie Annie et a débarqué à la maison à onze heures et demie : si Papa voulait bien aller chercher son lit chez Annie. Notre Papa, mais voyons, un receveur des impôts à la retraite, un homme de près de septante ans.

Depuis des jours, il fait si chaud que je garde fermés les rideaux de satin dans mon bureau, à Amsterdam. Dehors, on entend le teuf-teuf des bateaux sur le canal. Même sans regarder, je vois d'ici les passagers en tenue légère autour de leurs tables improvisées avec du vin blanc et des crackers, les enfants en gilet de sauvetage orange, des petites mains dans le clapotis de l'eau. À travers les rideaux, une lumière jaune pâle tombe dans la pièce – mon tabernacle, selon Marek. Ils savent que je me suis retirée pour écrire, c'est probablement pourquoi ils ne m'ont pas téléphoné plus tôt.

Fonny n'avait pas du tout l'air si bien ce matin, avoue mon père. Il était parti en Hollande avec un ami, sûrement pour acheter de la drogue. Ce qu'ils avaient pris, il l'ignore, mais à leur retour, ils se comportaient bizarrement tous les deux. "Oui, ça te rend mélancolique, dit-il, de le voir couché là en te rappelant le gentil bambin qu'il était."

Quand ai-je parlé à Fonny pour la dernière fois ? Cela doit remonter à trois ou quatre mois. J'étais à Hasselt, Maman a composé son numéro et m'a tendu le récepteur. "Tiens, dis donc un mot à ton frère.

— Salut Fonny, comment va ?

— Tout doucement." Sa voix venait de loin, comme s'il était enfoncé dans une pile de coussins. Son asthme lui faisait la respiration sifflante. Soi-disant, il avait la grippe ou une laryngite, mais il était en manque évidemment. Je le sais maintenant, j'aurais pourtant pu m'en douter à ce moment-là. Maman lui apportait parfois du Coca et de la nourriture – lui-même n'avait pas la force de se lever. J'ai fait semblant de n'en rien savoir, lui ai souhaité un prompt rétablissement, ai vite mis fin à la conversation et me suis sentie, par la suite, coupable de m'être débarrassée de lui ainsi.

Devait-il atterrir à moitié mort aux soins intensifs pour que nous nous préoccupions de lui ? Car maintenant qu'il s'y trouve, chacun se précipite. Filip, qui a étudié le droit et rédige sa thèse de doctorat, est venu de Bruxelles. Alors qu'il ne lui parle plus depuis dix ans. Un dimanche où Filip était attendu à Hasselt, Maman s'arrangea pour que Fonny aussi soit là. Filip embrassa Papa et Maman et ignora son frère aîné.

"Et Fonny ? demanda Maman.

— Je ne parle pas avec cette ordure."

Depuis, le mot "ordure" ricoche dans la maison, empoisonne nos conversations avec Papa : Filip doit retirer ce mot, s'il ne le retire pas, il n'est plus son fils. Filip ne bouge pas d'un poil. "Comment dois-je l'appeler alors ? Je n'ai vraiment pas d'autre mot."

Mais hier, Papa et Filip se sont rendus ensemble à l'hôpital. Ils ont parlé avec des médecins et des infirmières, ont tourné autour de Fonny et l'ont examiné sous toutes les coutures, de sorte que Papa

peut faire un compte rendu assez détaillé : il a des tubes dans le nez et dans la gorge, son menton a été recousu, son bras droit est plâtré et en plus d'un trou dans la tête, il a une triple fracture du crâne, sept côtes cassées et la main gauche brûlée. Les flammes jaillissaient de la voiture quand un riverain en a extrait Fonny, après minuit.

Mon père a demandé à l'infirmière s'il devait faire venir un prêtre. Filip trouvait que c'était là une manière astucieuse de se renseigner sur la gravité de l'état de Fonny. "Mais ce n'est pas pour ça que je l'ai demandé."

De la remise nous parvient la voix de Maman.

"Je m'en vais voir comment va Maman." Mon père veut ajouter quelque chose, mais il hésite. Finalement il demande : "Dis-moi, Lieve, *mater dolorosa* – que penses-tu de cette image ?"

Une chose est certaine : je ne dois pas aller à Hasselt maintenant. Je serais aspirée dans un tourbillon d'émotions et pourrais oublier l'écriture. Mais le téléphone sonne sans arrêt et s'il se tait un instant, j'attrape moi-même le combiné, en quête de nouvelles.

Les activités que déployait Fonny ! En permanence, il fonçait sur les routes de Flandre entre sa ferme en constante rénovation à Vliermaalroot et le café De Munt[1] à Hasselt, via Maastricht et l'appartement d'Annie. Entre deux virées, il faisait chaque fois un crochet par la maison familiale pour narrer ses aventures. Il a été le premier de nous tous à quitter le nid, mais la vie dehors ne lui a pas plu

1. La Monnaie. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

– à quarante-deux ans, il est toujours attaché par un élastique à ses parents.

"Et maintenant, j'vais voir ma p'tite môman chérie", a-t-il dit ce soir-là à ses amis au De Munt. Chez lui aussi, il a cassé des choses, Maman l'a vu quand elle est allée inspecter les lieux. Elle a dit à l'infirmière qui l'interrogeait que Fonny ne prend pas de drogues. Le croit-elle vraiment ? Elle ne veut pas le savoir, elle coupe systématiquement les programmes TV sur ce sujet. Le personnel de l'hôpital comprend évidemment ce qui se passe ; d'après Papa, Fonny reçoit de la méthadone parce que, en plus de toutes ses blessures, il est en manque. Louise parle d'un dealer d'Hasselt qui a le sida. "Ils doivent vite analyser le sang de Fonny. Quand il se réveillera, il s'y opposera, naturellement."

Par Rik, qui aide parfois Papa pour des questions d'assurances, j'apprends que les vaches, dans la prairie contiguë, se sont emballées lorsque la voiture de Fonny a percuté l'arbre. Une génisse pleine n'a pas survécu, le fermier a porté plainte. "Et si Papa et moi on allait répandre de l'huile sur la route, plaisante-t-il. On dira que la voiture a dérapé et Fonny pourra peut-être tirer quelque chose de l'assurance."

Maman et Papa sont sans doute à l'hôpital car, quand je téléphone le soir, j'entends la voix solennelle de Filip : "Bonjour, ceci est le répondeur de M. et Mme Joris. Nous ne sommes pas là pour l'instant, mais vous pouvez…" Jamais su qu'ils avaient un truc pareil. Filip doit l'avoir déniché à bas prix.

Au milieu de tout ça, Louise annonce qu'elle a acheté un ensemble Olivier Strelli pour un mariage auquel elle doit assister prochainement. Orange

– très joli. Et qu'elle s'est offert un bon massage du visage.

Dès que je suis au lit, le silence règne pour la première fois autour de moi. En pensée, je roule sur la chaussée menant d'Hasselt à Tongres, je vois la voiture se profiler dans la pénombre de la nuit. Voilà notre pôv' Fonny, coincé entre le volant et le siège, inconscient, dopé à mort, la main dans l'eau brûlante du radiateur. Cette main était donc en train de mijoter, comme les pattes de poulet pâlichonnes que j'ai vues dernièrement chez le chinois. L'idée m'oppresse tellement que je me lève.

Assise sur l'appui de fenêtre de mon bureau, je regarde les voitures en maraude devant les vitrines aux néons rouges sur le quai d'en face – une habitude lorsque je n'arrive pas à dormir : l'énigmatique activité nocturne me calme.

"Pourquoi tu pépiais ? demande Marek le lendemain matin.

— Comment ça ?"

En excellent imitateur, il pépie comme les poules d'eau sur le canal quand elles sont en détresse.

L'après-midi, alors que je cours à l'étage pour lui relater la énième conversation téléphonique, il dit : "Si j'étais toi, je noterais tout.

— Quoi donc ?

— Ce qu'ils disent. Bientôt tu auras tout oublié."

Je suis étonnée. En général, Marek n'est pas très porté sur les péripéties de ma famille et encore moins sur mon obsession aveugle à me jeter dessus. "Pourquoi voudrais-je m'en souvenir ?

— On ne sait jamais à quoi ça peut servir. Fais-le – sinon, tu le regretteras plus tard."

Après quelque hésitation, j'ouvre dans mon ordinateur un document que j'intitule "Fonny" et commence à prendre des notes. Non seulement sur ce qui se passe ces jours-là, mais progressivement aussi sur des choses qui se sont produites auparavant.

Et qui a débarqué au chevet de Fonny ? Son amie Annie avec qui il s'était disputé ce soir-là. Pour son anniversaire, elle lui avait acheté une chaînette en argent avec une croix. À cause de la dispute, elle ne la lui avait pas donnée, mais voilà qu'elle l'a apportée et accrochée au-dessus du lit.

Les commentaires vont bon train.

"Dis, euh, cette Annie, c'est quoi comme femme ?

— Pour moi, elle est retardée.

— Il l'a rencontrée au Centre d'aide aux alcooliques et toxicomanes – tu vois le topo. Elle a quitté pour lui son mari et ses quatre enfants.

— C'est une fumeuse à la chaîne, sa bouche pue comme un cendrier." Ça, c'est Filip qui, pour la deuxième fois, a planté là sa thèse afin de se rendre à Hasselt. "Elle ne parle que d'elle. « Encore heureux qu'j'étais pas dans c't'auto, autrement j'serais morte, c'est sûr » – ce genre de propos." Il lui a subtilement fait remarquer que Fonny n'aurait probablement pas eu d'accident si elle avait été à ses côtés. "Mais elle n'écoute pas, elle n'arrête pas de jacasser – une vraie pipelette de wasserette[1].

— Pourquoi elle ne lui faisait pas sa lessive alors ? demande Louise qui habite tout près et passe chaque soir par la maison après son travail. Maman a trouvé chez lui des montagnes de vêtements sales.

1. Laverie automatique.

Elle a déjà fait tourner sept machines. Rien que des vêtements de marque, le fil à linge est plein – heureusement, il y a du soleil."

Et tout en faisant la lessive de Fonny, Maman se rend compte qu'il est drogué, et elle la mère d'un drogué.

Selon Papa, c'est à cause d'un ancien ami qui lui a procuré des drogues dures, Fonny lui-même le lui a raconté. Comme s'il avait besoin de cet ami pour ça ! Du reste, Fonny aussi a initié des jeunes à la drogue. Leurs parents doivent-ils le lui reprocher ? Ce que je me garde bien de dire, sinon mon père me raccrochera au nez, c'est garanti. Il est intelligent, il a fait du grec et du latin à l'école, il suit les infos, aime Willem Elsschot[1] et Jacques Brel et sait tout sur les Première et Deuxième Guerres mondiales mais quand il s'agit de drogue et de l'état de son fils aîné, il n'est pas malin.

Il déplore que Fonny ait quitté Christiane, son amie précédente. Celle-là était forte, de son temps il lui causait moins d'ennuis. Mais Fonny a chassé Christiane après une dispute retentissante et lui a de surcroît lancé à la tête une poêle à frire. Une chance qu'il n'ait pas de voisins à Vliermaalroot, sans quoi ceux-ci auraient sûrement porté plainte et la police serait intervenue.

Mon père espère secrètement que cet accident réunira Fonny et Christiane. En fin de compte, ils ont un enfant ensemble. "Fonny s'en veut depuis longtemps, dit-il, surtout pour cette affaire de poêle à frire." Il préfère oublier que Christiane est enceinte jusqu'aux yeux de son nouvel ami.

1. Écrivain et poète belge d'expression néerlandaise (1882-1960).

Annie a vidé son cœur auprès de Rik. Fonny avait pris du speed le jour de son anniversaire, elle a montré à Rik une boîte complète de seringues. Fonny venait souvent chez elle en compagnie d'autres camés – elle devait les conduire à Maastricht, dans un repaire de junkies mal éclairé, où elle zigzaguait sur ses hauts talons pour ne pas marcher sur les seringues. Ils la frappaient parce qu'ils voulaient de l'argent mais elle ne leur en donnait pas, elle le cachait dans sa chaussure. Après quoi, elle ne pouvait pas acheter à manger parce qu'elle n'avait soi-disant pas d'argent. "Fonny claquait tout, disait-elle, il était tellement accro au speed et était parfois si fatigué que je devais le nourrir à la cuillère."

Annie le connaît-elle si mal ou croit-elle qu'il ne se réveillera plus ? Elle semble l'innocence en personne, heureuse d'avoir trouvé une oreille attentive, de pouvoir enfin raconter son histoire. Je n'ose imaginer le moment où Fonny découvrira qu'elle claironne tous ses secrets.

"Si jamais j'ai un accident, tu dois faire des photos de la voiture", a dit Fonny. C'est pourquoi Annie s'est rendue au garage où a été remorquée l'épave et l'a photographiée sous tous les angles. Mais elle a oublié d'ôter le cache de l'objectif, de sorte que sa mission a échoué.

Elle est allée allumer un cierge au saint petit Père d'Hasselt[1]. Maintenant, tout va s'arranger, croit-elle.

1. Valentin Paquay (1828-1905), prêtre franciscain flamand (béatifié en 2003), reconnu pour ses grandes qualités d'écoute et d'empathie en tant que confesseur.

“Ils n’étaient pas mariés et ne cohabitaient même pas légalement, dit Papa, donc ce cierge ne compte pas.”

Et notre Fonny est toujours couché là. Jamais il n’est resté tranquille aussi longtemps. Il n’y a pas qu’Annie, les autres aussi parlent à tort et à travers et essaient de réparer ce qui est cassé. Papa est furieux que Louise ait employé le mot “drogue” devant le médecin. Elle ne doit pas traîner notre famille dans le caniveau. Si ça aboutit dans le dossier de Fonny, ça pourrait l’empêcher à l’avenir de trouver un emploi. Un emploi, tu parles !

“Bien sûr, un emploi, dit le mari d’Aline qui est lui-même ingénieur dans une entreprise américaine. Travailler dans un bureau, de neuf à cinq, ça ferait du bien à Fonny.

— L’environnement de Fonny doit être évacué, dit Rik, qui est chef du personnel et a tendance, dans des moments difficiles, à employer des mots compliqués.

— Ce qui signifie ?

— Les toxicomanes d’Hasselt qui montaient la tête à Fonny, il faut les coffrer.

— Et qui va faire ça ?

— La police, naturellement.

— Hum…

— Si nécessaire, je le ferai moi-même.

— Toi ?

— Oui, moi. Je les tuerai.”

Notre Rik ! Une fois son environnement évacué, Fonny pourrait monter un magasin d’antiquités, a-t-il imaginé. Car en antiquités, Fonny s’y connaît depuis qu’il a tenu un stand de meubles au marché

du dimanche matin à Tongres. Pour la vente, il n'a pas son pareil, avec son bagout. Rik veut bien lui prêter de l'argent, pour démarrer. "Un atelier de menuiserie n'est pas une mauvaise idée non plus, philosophe-t-il. Mon grenier doit être retapé, ça convient peut-être comme premier projet ?"

Je veux garder la tête à l'écriture mais me surprends de plus en plus souvent à vagabonder dans le paysage de ma jeunesse, dans cette grande propriété en bordure du canal campinois, à Neerpelt, où nous étions tous ensemble. Sur la pelouse entre notre villa blanche et la petite maison de Bobonne – notre grand-mère –, Papa avait fait construire un chalet. C'est là que Fonny répétait avec The Reborns, au point d'embuer toutes les vitres, et produisait un tel vacarme que le chalet semblait prêt à s'arracher à l'herbe spongieuse et à monter au ciel telle une brumeuse navette spatiale.

Un soir où Louise rentrait à la maison, elle vit à travers la haie de hêtres une foule rassemblée dans le jardin. Elle crut qu'un malheur était arrivé – puis elle entendit le boucan dans le chalet. Elle resta un certain temps à scruter à travers la haie, stupéfaite de l'affluence que Fonny avait provoquée avec son groupe.

Quand Fonny ne répétait pas, nous pouvions nous aussi venir au chalet. Il y avait là un juke-box où il fallait glisser cinq francs : tandis que le disque était retiré de la rangée, la pièce de monnaie retombait dans la fente. Jusqu'au moment où quelqu'un récupérait ces cinq francs.

The Reborns se produisaient dans des dancings et des cafés de part et d'autre de la frontière, vêtus de

chemises blanches à ruchés bordés de noir. Fonny avait seize ans, il portait les cheveux en banane et ramenés derrière ses oreilles en chou-fleur. J'étais en pension et passais le week-end à chanter dans la maison, espérant que Fonny me remarquerait et m'inviterait à une répétition au chalet.

Soudain, il quitta The Reborns et répéta tout seul pendant des semaines pour un concours de chant. La moitié de la famille l'accompagna un dimanche après-midi à la salle des fêtes qui avait été obscurcie et sentait la bière éventée. Le jury siégeait derrière une table recouverte d'une nappe en damas blanc que la condensation des verres de bière embués rendait de plus en plus humide. Des couples bougeaient mollement sur la piste de danse. Fonny chanta *Crying Time* de Ray Charles, d'une voix si déchirante que j'eus peine à refouler mes larmes. Il était le meilleur, nous le pensions tous, mon père le premier. Les visages des membres du jury étaient imperturbables, rien ne s'y lisait.

Il ne gagna pas cet après-midi-là, pas même un prix de consolation.

Ce fut la fin des répétitions. Nous avons encore souvent glissé la pièce de cinq francs dans le juke-box et même dormi quelquefois au chalet, excités à l'idée que le village entier était couché dans son lit tandis que nous, nous entendions les branches des arbres frotter contre la tôle ondulée du toit, sentions par la petite fenêtre ouverte l'herbe fraîchement tondue et que, tout au long de la nuit, la lueur mystérieuse du juke-box nous baignait de son halo.

Jusqu'à ce que nous aussi perdions tout intérêt pour le chalet. Quelqu'un nous parla du Nul

Komma Nul[1], où des filets de pêche pendaient au plafond – et nous, de nous y précipiter sous la houlette de Fonny. Il avait déjà découvert le libanais rouge et jaune, qu'on vendait au White Horse à Eindhoven, et m'avait fait humer le shit emballé dans du papier d'argent. Je m'efforçais de retenir cette odeur – le lundi matin, le pensionnat sentait le fumier.

À l'entrée de l'établissement, Fonny déclara : "En cas de problèmes, vous savez où me trouver : je suis au bar." Dans la pénombre, je distinguai des banquettes de voiture déglinguées, des tables basses avec des bougies dégoulinantes, une grosse bagnole américaine coupée en deux, dressée contre le mur. C'est sur une de ces banquettes que j'aurais mon premier baiser.

En compagnie de nos nouveaux amis, nous flânions au parc du Dommelhof, entrions au Matty's Club et au dancing Iris. Sur la route du retour, nous passions chez Piet Friet ou à la friture Marjana en face de l'église. Là, nous commandions des frites et attendions que la propriétaire demande de sa voix traînante : "Avec mayonnaiaiaise ?"

C'était l'été où se déchira le monde ordonné qui avait été le mien de ma première à ma grande communion ; après cela, il ne devait plus retrouver son pli et continuerait à jamais à se fissurer. Le chalet devint une resserre à bric-à-brac. La porte latérale ne fermait plus, des chattes errantes mettaient bas dans les lits où nous avions dormi peu avant et laissaient sur les draps de fantasques cartes routières de sang rouge pâle ; l'odeur d'humidité et de pisse de

1. Zéro Virgule Zéro.

chat nous prenait à la gorge quand, titubant sous l'effet de la bière, nous rentrions à la maison.

"Fonny n'aurait jamais dû arrêter la musique, affirme Papa, il était en si bonne voie." Les coupables nous sont bien connus : ce sont les jurés moustachus, derrière la nappe damassée dans la salle des fêtes obscurcie, qui n'avaient pas su voir son talent.

Jennifer a téléphoné en pleurs pour demander si son père était mort. Sa mère, Christiane, l'a amenée à l'hôpital avec son nouvel ami. Filip s'était posté devant la porte pour que ces derniers ne puissent pas se faufiler à l'intérieur. "Car les curieux n'ont rien à faire là."

Lorsque Filip lui indiqua la salle d'attente, Christiane le dévisagea d'un air inquisiteur. "Tu es autrement que Fonny, hein ?" Filip passa le bras autour des épaules de Jennifer et l'entraîna. "Il ne faut pas avoir peur quand tu le verras", la prévint-il. Docilement, elle l'accompagna, levant les yeux vers lui à la dérobée. "Tu t'appelles Filip, hein ?"

Maman et Annie étaient là aussi. Jennifer a fixé silencieusement son père amoché puis a demandé, à personne en particulier : "L'auto est cassée ?" Sur quoi, à l'étonnement de Filip, elle s'est mise à sangloter : "Maintenant on n'a plus d'auto !" À travers ses larmes, elle a dit aussi que Fonny lui devait de l'argent.

"Celle-là, elle doit plus venir en visite", a conclu Annie d'un ton cassant. Ce n'est pas à Annie d'en juger, estime Papa.

Dans le couloir, Christiane a lancé quelque chose à Maman à propos de la drogue. Son ami a ajouté que l'accident, c'était de la faute de Fonny. Ça a

tourné à l'engueulade, au beau milieu des soins intensifs. Maman est partie furieuse et ne sait donc pas comment va Fonny – l'infirmière n'avait pas eu le temps de le lui dire.

Pour se détendre, Maman a fait un tour en voiture jusqu'à Vliermaalroot et a emporté une casserole de morceaux de poulet figés dans la graisse – pour Queen, le chien de Fonny. "Qui s'y serait attendu, dit Papa, voilà qu'elle aime les chiens." Selon Filip, c'est un grand bouvier crasseux, mais lui aussi a déjà acheté deux boîtes de pâtée.

Nicole, qui habite en Espagne, est aussi au courant maintenant : "Peut-être bien que not' Fonny renaîtra grâce à cet accident." Là, il faut vivre à l'étranger, me dis-je, pour y croire.

À Bruxelles, Filip a fait passer des examens à ses étudiants et s'est accordé une pause pour écouter son répondeur. "Oui, Filip, mauvaises nouvelles", annonçait Papa. Son pouls s'accéléra, il crut que c'était arrivé. Mais Papa signalait seulement que Fonny s'était réveillé et avait arraché tous les fils. Sa tension avait tellement baissé qu'il était en danger de mort et qu'ils avaient décidé de le faire administrer. Fonny avait crié très fort le nom d'Annie. Selon le médecin, il revenait au moment de l'accident, il croyait qu'il se trouvait dans la voiture.

"J'espère qu'il va s'en tirer, dit Filip, ne serait-ce que pour éviter tant de chagrin à Maman et Papa."

L'état de Fonny est toujours critique, mais il remue les lèvres lorsqu'il entend quelque chose près de son lit et est parfois conscient maintenant. Il a fait un clin d'œil à Louise – ou se l'est-elle imaginé ? D'abord avec un œil, puis avec l'autre. Ses

côtes cassées appuient sur ses poumons, comme s'il avait de l'asthme. C'est ce qu'il a essayé d'indiquer à Annie cet après-midi.

Annie joue les maîtresses de cérémonie à son chevet, décroche le téléphone, informe tout un chacun des derniers développements et coordonne les visites. Elle est déjà comme chez elle à l'hôpital, conduit le chariot de linge sale du service à la buanderie et marche un peu avec les personnes âgées.

Entre-temps, Aline aussi est passée voir Fonny et n'a pu s'empêcher de pleurer. "Sa bouche est de travers, il a vraiment l'air pitoyable", dit-elle. Il agitait les pieds, sur quoi Annie s'est mise à les lui masser. "Je devais aussi faire ça avant, quand il était en manque", expliqua-t-elle. Les lèvres de Fonny remuèrent, crispées. "Oh, regarde, il veut dire quelque chose", s'exclama Annie surprise. D'après Aline, il cherchait à lui faire comprendre qu'elle devait tenir sa langue.

Après la visite, Aline a eu des palpitations si violentes qu'elle n'a pas osé rentrer en voiture à Anvers. Elle est restée dormir à la maison et m'appelle en cachette, du bureau de Papa. Ça déplaît à son mari de voir toute la famille se presser autour du lit de Fonny. Tandis que Papa dit que nous ne nous sommes jamais souciés de Fonny, que c'est pour cette raison qu'il s'est retrouvé à l'hôpital.

Rik a proposé à Annie de loger chez lui ; il craint que les amis camés de Fonny ne s'en prennent à elle s'ils ont vent de ce qu'elle raconte sur eux. Ça fait rigoler Filip : notre Rik et ses romans policiers !

"Qu'est-ce que tu en penses ? Y serait pas temps d'aller à Hasselt ?

— Peut-être bien que oui, me répond Marek.

— Tu m'accompagnes ?

— Si je peux rester dans tes parages et te donner un coup de pied dès que tu te conduis mal."

Il me connaît. En moins de deux, je reproche à Papa des choses qu'il ne veut pas entendre et je monte sur mes grands chevaux. Marek en a bien souvent été témoin, c'est un péché que nous commettons tous dans la famille. Moi aussi, oui. J'ai beau en être partie, je ne suis pas sortie indemne du combat.

Sur la route de l'hôpital, Rik allume la radiocassette et l'habitacle s'emplit de la voix rauque de Fonny. *Come gather 'round people wherever you roam…* Je sursaute, ai du mal à respirer. Une voix d'outre-tombe. "Où tu as trouvé ça ?

— Oh, l'ai enregistré au temps où Fonny était à Louvain."

Rik s'engage sur la chaussée de Campine. Il doit avoir récupéré la cassette dans un vieux carton après l'accident de Fonny – je ne peux pas m'imaginer qu'il l'ait écoutée précédemment dans la voiture. *And admit that the waters around you have grown…*

"En ce temps-là, il était encore bien", dis-je. Rik acquiesce d'un hochement. Mon cœur bat la chamade, je baisse le son.

"Qu'est-ce qu'y a ?" Rik augmente le volume.

"S'il te plaît, Rik, pas maintenant.

— Pourquoi ?"

"Morbide" est le mot qui me vient à l'esprit, mais le pouce réprobateur de Marek s'enfonce dans le dossier de mon siège et je me tais. Si je pouvais passer ne serait-ce qu'un seul week-end à la maison sans me chamailler.

Même après que Rik a éteint la musique d'un claquement sec, la voix de fumeur de Fonny continue à résonner dans mon oreille. *For the times they are a-changin'*. Que comprenions-nous aux paroles que Bob Dylan chantait à six mille kilomètres de là ? Et pourtant, en présence de Fonny, c'était comme si Dylan, avec ses vêtements non repassés, ses cheveux emmêlés et son pas élastique, était descendu parmi nous.

En premier, Rik était parti étudier à Louvain, puis moi et soudain Fonny aussi fit son apparition, en godillots du *stock américain**[1], une guitare en bandoulière. Il se baladait parfois avec un porte-documents rouge. Le jour où je l'ouvris, je découvris qu'il contenait une assiette, des couverts et un gobelet – rien de plus.

Rik et moi fréquentions les cafés estudiantins Politika et 't Psychootje, Fonny eut bien vite découvert le Nul Komma Nul local, où il flirtait avec des étudiantes et employait de grands mots. À Neerpelt, personne ne s'en souciait, mais ici, on remarquait que la signification des mots n'était pas toujours juste. Il était allé à l'école jusqu'à ses quatorze ans, avait ensuite, des années durant, essayé d'obtenir un diplôme via la filière libre du jury central.

En ce temps-là, il était encore bien, oui. Il se défonçait régulièrement, mais bon, ils le faisaient aussi là-bas, à New York. Certes, il sortait des rails, mais notre arrière-pays était si solide – nous croyions encore que l'aiguille déviante reviendrait vers le centre. Que l'ordre subsisterait, même si

1. Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

lui le chamboulait. À la manière du grand puzzle auquel, enfant, je m'attelais les soirs d'hiver dans le petit salon de Bobonne : le résultat en était toujours un paquebot intact et les pièces bleues et grises du puzzle devenaient mer et ciel.

Nous sommes arrivés au parking de l'hôpital et quand Rik s'arrête, je n'ai pas le réflexe de sortir immédiatement de la voiture. "Tu rêves ou quoi, dit-il, on y est."

Fonny est réveillé. Annie annonce plus ou moins ma visite. Ses yeux se révulsent, puis se calment, il me voit et se met à respirer si spasmodiquement que, pour la deuxième fois de l'après-midi, mon cœur s'affole.

"Bonjour, Fonny." Il soulève légèrement son bras gauche à la main brûlée – en guise de salut ? Par-dessus les hauts barreaux du lit d'hôpital, je lui caresse les cheveux, ou ce qu'il en reste depuis qu'on a rasé le pourtour du trou dans son crâne. Un drain est censé diminuer la pression sur son cerveau. Quand j'effleure sa main droite qui ressort du plâtre, il fronce les sourcils. Il n'est pas habitué à ce que je le touche, pas de cette manière. *Bas les pattes* – je l'entends le dire.

Il fait chaud dans la chambre, le soleil d'été perce à travers la fenêtre, la nuque de Fonny est rouge de sueur. Je le hume – une odeur âcre, saumâtre qui m'attirait fortement à l'adolescence. Un jour, j'ai chipé son pull à son retour d'Amsterdam et l'ai utilisé comme oreiller.

Fonny se détourne lorsqu'il me voit refouler mes larmes, il cherche le regard d'Annie. Marek et Rik sont restés dans la salle d'attente. "Tu vas pas

pleurer, m'a fait promettre Marek, sinon il croira que son état est très grave."

That's right, it's come to this. Les paroles de Leonard Cohen me reviennent soudain. Le voilà donc, le héros de mes jeunes années, l'homme dont mes amies étaient secrètement amoureuses et moi aussi, un peu. Ses bras dans la chemise sans manches sont toujours vigoureux. Son nez prononcé, il le tient de Maman : les nez saillants présentent de nombreuses variétés de son côté de la famille.

Le tube dans sa gorge – d'autres en auraient des nausées au dire du personnel, mais Fonny semble bien le supporter. Au début il était récalcitrant, il se livre maintenant en aveugle à ses soignants. Il réagit s'ils lui demandent de lever la jambe gauche ou droite pendant sa toilette et se laisse raser. S'il a mal, il agite les pieds et reçoit une dose supérieure d'antidouleurs. *And wasn't it a long way down. Wasn't it a strange way down.*

J'ai presque honte d'être ici alors qu'il est tellement sans défense, incapable de parler. *Qu'est-ce qu'y a, pourquoi tu prends cet air.* C'est ce qu'il m'aurait lancé s'il n'était pas étendu là, terrassé. Mais ses yeux chavirent, se ferment. "Il dort, explique Annie, il faisait toujours ça quand il était en manque – il peut dormir des jours d'affilée."

Il y a une fausse note dans ma présence ici. Je l'ai laissé se damner, je l'ai évité et maintenant qu'il est frappé à mort, je viens pleurer à son chevet. S'il s'en remet, je ne l'aiderai pas plus qu'avant, je le sais, à travers mon chagrin. Au cours des ans, un certain nombre de pièces du puzzle du paquebot se sont perdues, et de la mer et des nuages aussi – nous ne les retrouverons jamais.

Annie montre la chaînette en argent avec la petite croix au-dessus du lit. “Il regarde tout le temps par là quand il est réveillé”, dit-elle. Cheveux blonds et raides, yeux bleu clair – elle est plutôt jolie. Elle ne se drogue pas, m’a assuré Rik. Pourrais-je deviner, si je la rencontrais en ville, qu’elle a abandonné ses quatre enfants pour se lancer dans une liaison avec un junkie ? Je pense que non.

Par Maman, j’ai appris que Fonny en pinçait déjà pour une autre femme. Au café, Annie lui avait foncé dessus. Plaquant les mains sur ses hanches, elle avait braillé : “Touche pas à mon mec, sale putain.”

Annie m’a longuement dévisagée. “C’est toi l’écrivain, hein ?” Fonny lui a parlé de moi. Son ex-mari boit ; quand elle était encore avec lui, elle tenait un journal. Fonny le trouvait bien écrit et disait qu’elle devrait un jour me le faire lire. Il y a une sorte de solitude dans son regard, une sorte d’avidité aussi – un manque béant qui me met instinctivement sur mes gardes.

Rik et Marek sont entrés dans la chambre. Fonny n’est pas autorisé à recevoir autant de visiteurs en même temps, mais ma famille se fiche du règlement de l’hôpital et le personnel s’y est manifestement plié. Fonny ouvre les yeux, sa respiration s’accélère quand il nous voit tous ensemble : des pans de sa vie qui ne sont pas compatibles, qu’il a soigneusement tenus séparés. Ses côtes cassées doivent appuyer sur ses poumons, car son visage se crispe de douleur. “Il est en train de libérer le trop-plein d’énergie qu’il a emmagasiné quand il se shootait”, chuchote Rik, qui est devenu en un minimum de temps un spécialiste en la matière.